



Nos poètes sont en vacances ?

LE 19 MAI EST-ELLE UNE DATE RÉELLE ?

De NNGiao

C'est une fausse date D'après Vũ Thư Hiên, écrivain, dont le père Vũ Đình Huỳnh était secrétaire personnel de Hồ Chí Minh en 1945 - père et fils ont été arrêtés en 1967 pour crime de "révisionnisme anti-Parti", et détenus sans jugement pendant 6-9 ans : en mai 1946, d'Argenlieu devrait venir à Hà Noi, on devrait l'accueillir avec en décorant la ville de drapeaux, mais le peuple n'aurait pas apprécié qu'un tel accueil soit destiné) ce fieffé colonialiste, alors HCM aurait dit à ses lieutenants : "Vous n'avez qu'à dire que le 19 mai, c'est mon 56ème anniversaire".

Dans les fiches conservées aux Archives du Komintern, l'année de naissance donnée par Nguyễn Ái Quốc à chacune de son séjour à Moscou variait : 1889, 1891... Dans les archives d'Aix en Provence, sa soeur Nguyễn Thị Thanh déclarait ne pas s'en souvenir mais penchait pour 1893 ou qq chose comme ça. Ce n'est pas étonnant : Hoàng Xuân Hãn, censé naître en 1908, un des premiers polytechnicien (promo 1930) et premier agrégé de mathématiques - sa mère ne se souvenait même pas de son année de naissance. HXH et NAQ étaient de la même province (Nghệ Tĩnh), même extraction (fils de lettré), à une génération près. »

De DdM un témoignage

À l'EPHE où nous nous retrouvions pendant la seconde partie de la décennie 90 à différents séminaires, concernant non seulement l'histoire mais aussi nombre de sujets exposant la culture vietnamienne qu'animaient Tam et Philippe Langlet et nombre d'invités. Yawo Adjimah, qui est togolais était des nôtres, aussi passionné que nous mais pour de toutes autres raisons : il y retrouvait ses racines qu'il n'a cessé d'approfondir depuis. Cette question d'une date fixée pendant la colonisation évoque pour lui d'autres questionnements. À savoir, par exemple, que son prénom a été choisi en fonction du jour de la semaine : le Y de Yawo/mercredi. Il a aussi entendu un juge du *droit coutumier* établir l'année de naissance d'un compatriote en se remémorant l'année qui avait suivi la sécheresse qui avait fait sombrer la population dans la famine etc. ...

Comme me disait *Dinh Quang*, *ce n'est pas le peuple qui fait la guerre mais les politiques !* Je pense volontiers que les politiques sont à l'image du/des peuples mais une fois aux affaires ils oublient trop souvent qu'ils ne sont que de pauvres hères se prenant pour des démiurges ils oublient trop vite qu'ils doivent servir le peuple avant de s'enfermer dans une tour d'ivoire et se servir ! D'ailleurs *ils* se précipiteraient beaucoup moins à la poursuite des honneurs et de la gloire si ils en mesuraient vraiment le prix...

<http://www.vninfos.com/selection/histoire/ItineraireHCM.html>

L'itinéraire politique de Hồ Chí Minh

Nguyễn Thế Anh

Malgré l'apparente précision des détails connus sur lui, la biographie de Hồ Chí Minh est restée, jusqu'à sa mort, chargée d'ombres et de contradictions. À cause de son habitude invétérée d'envelopper de mystère son identité et ses actions, on se perd en conjectures sur des pans entiers de son passé. Tout se passe comme s'il n'avait commencé à vraiment exister qu'après être devenu officiellement communiste en 1920, et comme si depuis lors il n'avait eu aucune vie privée. Il a certes parfois écrit, à la troisième personne, sur lui-même et sa carrière¹. Mais ces autobiographies déguisées sont trouées de silences ou de mirages, comme s'il ne s'était confessé que pour mieux se camoufler. À la vérité, sur l'homme et sur une existence que les préoccupations d'ordre hagiographique ou les soucis de propagande politique ont érigée en mythe, on ne peut avoir qu'une mosaïque d'impressions différentes, et les longues enquêtes des historiens ont jusqu'à présent échoué à dissiper les fausses pistes les incertitudes dont cette vie est farcie.

D'abord, pour si étrange que cela puisse paraître, une confusion totale règne sur la date de l'irruption de Hồ sur la planète, qu'il s'agisse du jour, du mois ou de l'année. Dans un document écrit de sa main en 1911, il déclare être né en 1892.² Un rapport des services de la Sûreté française corrobore cette affirmation en plaçant la naissance de Hồ au 24 janvier 1892 ; un autre par contre l'infirme en établissant qu'« originaire du huyện de Nam-đàn, province de Vinh, Nguyễn Tất Thành, dit Nguyễn Ái Quốc, est né le 15 janvier 1894 au village de Kim-liên »³. Mais, sur le visa délivré en 1923 à Nguyễn Ái Quốc pour lui permettre de se rendre en Union soviétique, figure la mention du 15 janvier 1895.⁴ Quant à la date du 19 mai 1890, anniversaire officiel de Hồ Chí Minh, elle n'a été arrêtée qu'en 1946, semble-t-il, choisie selon toute vraisemblance pour correspondre à l'anniversaire de la fondation du Việt-Minh. Ces libertés prises avec la chronologie font qu'on ne doit point s'étonner outre mesure que la date du décès de l'oncle Hồ ait pu être aussi remaniée : le bureau politique du Parti communiste vietnamien vient de révéler, vingt ans après seulement, qu'il a retardé de vingt-quatre heures l'annonce de la mort du président, faite le 3 septembre 1969 au lieu du 2, « afin qu'elle ne coïncidât pas avec la fête nationale »⁵.

¹ La première de ces autobiographies, signée du pseudonyme de Trần Dân Tiên, a paru d'abord en chinois (*Hu Zhi-ming zhuan*) à Shanghai en 1949, et a été ensuite publiée à Hà-nội en 1958 sous le titre *Những mẩu chuyện về đời hoạt động của Hồ chủ tịch* (Les anecdotes sur les activités du président Hồ). La seconde, *Vừa đi đường vừa kể chuyện* (Récits faits en chemin), publiée en 1963, est signée T. Lan, un des noms sous lesquels Hồ Chí Minh écrit ses articles après 1951.

² Il s'agit de la demande d'admission à l'École coloniale de Nguyễn Tất Thành (cf. notre article "Du rêve mandarin au chemin de la révolution. Hồ Chí Minh et l'École coloniale", *Đường Mới*, n° 1, 1983, pp. 8-25). Nous l'avons fait photocopier le 2 février 1983 à la Section Outre-Mer des Archives nationales. Sa publication a beaucoup dérangé : dans un récent livre sur "les séjours du président Hồ en France" (Nguyễn Thanh, *Chủ tịch Hồ Chí Minh ở Pháp*. Hà-nội, NXB Thông Tin Lý Luận, 1988), la date de naissance de Hồ est tout simplement passée sous silence.

³ Centre des Archives d'Outre-Mer (Aix-en-Provence), *Indochine Nouveau Fonds*, carton 326, dossier 2637.

⁴ Hồng Hà, *Bác Hồ trên đất nước Lê-nin* (L'oncle Hồ au pays de Lénine). Hà-nội, NXB Thanh-Niên, 1980, p. 20.

⁵ Communiqué du 19 août 1989, in *Di chúc của chủ tịch Hồ Chí Minh* (Le testament du président Hồ). Hà-nội, 1989, p. 8.

Tout aussi invérifiables sont les informations sur la jeunesse de Hò. Des assertions contradictoires ont été avancées sur son entourage familial : sa biographie officielle prétend que son père abandonna le mandarinat par hostilité à la présence française, mais les sources d'archives signalent qu'il fut révoqué en 1910 de ses fonctions de sous-préfet pour cause d'ivrognerie et de brutalité. Il en est de même pour la vie sentimentale de Hò : comme il a toujours cultivé sa réputation de célibataire ascétique, la question de savoir s'il a aimé des femmes ne paraît pas de mise. Or, la vérité fut sans doute différente. Il connut certainement une déception amoureuse en 1923, lorsqu'une demoiselle Bourdon le rabroua pour lui avoir déclaré sa flamme. Ces lignes furent adressées le 10 mai 1923 par Nguyễn Ái Quốc à Mlle Bourdon :

« A force de choisir vos photos, à force de les regarder, je finis par les trouver toutes bien. Comment voulez-vous qu'elles soient autrement parce que le sujet lui-même est une grâce, une charmeuse. Je vous en retourne deux et j'en garde trois, je tâcherai de faire toutes les trois si le temps me le permet. À propos, voulez-vous me permettre de les faire en double ? une pour vous et une pour moi en souvenir de notre camaraderie... »

D'autres lettres et des rencontres s'ensuivirent, auxquelles la demoiselle mit brusquement fin le 11 juin 1923 en ces termes :

« Je viens de recevoir votre lettre et vous prie de conserver les photos que vous m'avez faites. Ce n'est pas moi qui vous ai demandé de me faire des agrandissements. Je trouve extraordinaire la lettre que vous m'avez faite (sic) parvenir et n'ai pas très bien compris la signification de ce langage. Donc si vous avez l'intention de me les offrir, vous pouvez vous présenter au restaurant, sinon cela est inutile... »⁶

Plus tard, une rumeur prétend que les Russes auraient fourni à Hò une « épouse » à Moscou. Au moment où la police de Hong Kong l'arrêta à Kowloon le 6 juin 1931, il était avec une jeune femme répondant au nom cantonais de Li Sam⁷. On raconte aussi que le général Lung Yun, seigneur de la guerre du Yunnan, qui accueillit Hò Chí Minh dans son domaine de Kunming, lui arrangea une liaison avec une Chinoise. Mais, quelle qu'ait pu être la vérité, ses panégyristes, soutenant que le dirigeant révolutionnaire a voué sa vie tout entière à la cause nationale, entretiennent soigneusement la légende selon laquelle sa seule passion était son pays. Cependant, cette continence risquait de choquer par son rigorisme : elle fut donc contrebalancée par l'image débonnaire de l'oncle Hò chérissant tendrement les enfants.

En fin de compte, ces petits détails, importants peut-être pour comprendre le personnage, n'ont aucune signification en soi. Et puis, qu'un chef d'État ait le souci de dissimuler sa vie privée, quoi de plus estimable. Mais il est des mensonges moins véniels que d'autres. De son vivant, Hò Chí Minh a laissé s'ancrer dans l'opinion l'idée que le marxisme ne lui était jamais apparu que comme un instrument pour assurer l'émancipation de son pays. Ne voilà-t-il pas que dans son testament, écrit et

⁶ Les copies de cette correspondance, interceptée par la Sûreté, sont conservées au Centre des Archives d'Outre-Mer, fonds SLOTFOM, série II, carton 14.

⁷ Dennis J. Duncanson, "Ho-Chi-Minh in Hong Kong, 1931-32". *The China Quarterly*, jan.-mars 1974, p. 89.

réécrit plusieurs fois entre 1965 et 1969 et dont chaque terme a été pesé,⁸ il rappelle avec vigueur son appartenance au mouvement ouvrier et à l'internationale prolétarienne. Les seuls noms de « grands ancêtres » cités sont ceux de Marx et de Lénine, et la dernière phrase se termine par un appel à la « révolution mondiale ». À la fin d'une existence vouée au triomphe de la lutte d'émancipation du prolétariat mondial, le vieux leader communiste, qui a toujours respecté les règles de celle-ci, réaffirme son attachement à la solidarité socialiste. Il se montre par là fidèle jusqu'au bout à un principe lié lui aussi à Lénine, le national-bolchevisme, que l'on peut résumer par la définition stalinienne de la culture, nationale dans la forme, socialiste dans le fond. En ce qui concerne l'internationalisme révolutionnaire en tout cas, le moins qu'on puisse dire est qu'il pouvait se prévaloir d'états de service exceptionnels. Attachons-nous à les dresser, au moins jusqu'au moment où, comme enivré par les événements de 1945-1946, le président de la nouvelle République démocratique du Viêt-Nam se laissa aller, dans un instant d'abandon, à déclarer que « le père de la révolution, c'était lui », et que « les autres ne pouvaient rien sans lui »⁹.

*

L'abrégé chronologique publié à la fin des différents volumes des œuvres complètes de Hồ Chí Minh indique avec une précision mathématique le jour de son embarquement sur *l'Amiral Latouche-Tréville* pour s'exiler afin de « trouver une voie de salut pour sa patrie », ses débarquements dans divers ports de France et d'Afrique, son passage à New York, son séjour à Londres au début de la première guerre mondiale simultanément comme balayeur de rues et apprenti pâtissier à l'hôtel Carlton, avant son établissement à Paris à partir du 3 décembre 1917.¹⁰ Pourtant, la demande d'admission à l'École coloniale mentionnée ci-dessus, écrite à Marseille le 15 septembre 1911, est l'unique document attestant pour toute cette période la présence matérielle en Occident de celui qui s'appelait alors Nguyễn Tất Thành. Autrement, les preuves concrètes manquent absolument pour permettre d'accepter sans discussion les anecdotes accréditées sur la partie de sa vie au cours de laquelle il aurait été un véritable prolétaire, accomplissant divers métiers pénibles. Nous avons dit ailleurs ce qu'il faut penser de ces péripéties, indispensables pour façonner au jeune révolutionnaire un passé auquel la prolétarisation donne tout son sens.¹¹ Car cela va de soi que l'itinéraire le menant au communisme se doit d'être tracé à partir des « conditions objectives » créées par son immersion dans la classe prolétarienne. Cet itinéraire, pour le moins, ne peut être que comparable à celui du Japonais Sen Katayama, qui, apparu dès 1917 comme l'élément le plus important du communisme asiatique, est devenu un agent fort efficace du Komintern aux États-Unis et à Mexico, avant de se rendre à Moscou en 1921 pour aider à la révolution dans son propre pays et dans le monde.¹² Il est

⁸ Cf. Vũ Kỳ, *Bác Hồ viết di chúc* (L'oncle Hồ écrit son testament). Hà-nôi, NXB Sự Thật (juin 1989), 107 p.

⁹ Confiance faite le 31 mai 1946 au général Raoul Salan, rapportée par celui-ci dans ses Mémoires. *Fin d'un empire. Le sens d'un engagement*. Paris, 1970, p. 383.

¹⁰ *Hồ Chí Minh toàn tập*. T. I: 1920-1925. Hà-nôi, NXB Sự Thật, 1980, pp. 544-545.

¹¹ Cf. Nguyễn Thế Anh, « La prolétarisation de Hồ Chí Minh. Mythe ou réalité », *Đường Mới*, n° 3 (7/1984), pp. 203-231, et « How did Ho Chi Minh become a proletarian? Reality and legend », *Journal of the Royal Society for Asian Affairs*, vol. xvi, part ii (juin 1985), pp. 163-169.

¹² De Sen Katayama, nommé comme lui en 1924 à la Commission de propagande internationale du Komintern, et qu'il retrouva au congrès communiste contre l'impérialisme à Bruxelles en 1928, Hồ fit cette description : « c'est un ouvrier ayant exercé plusieurs métiers, mené de longues luttes et effectué de nombreuses pérégrinations, de caractère très ferme et en même temps très doux » (*Vừa đi đường vừa kể chuyện*, op. cit., 2e éd. 1976, p. 33).

possible que certaines circonstances particulières aient été inspirées par la vie de Katamaya, tout comme il est probable que l'épisode d'apprenti pâtissier a été emprunté à celle du dirigeant communiste français Jacques Duclos, qui a commencé sa carrière en cette qualité.

Mais comment le futur Hồ Chí Minh a-t-il été amené au communisme? D'après le trotskiste américain Harold Isaacs, il se serait trouvé, au cours de la première guerre mondiale, parmi les dizaines de milliers de travailleurs vietnamiens employés derrière le front des Flandres.¹³ Il aurait pu dans ces conditions faire l'expérience du pacifisme et de l'objection de conscience, dont les responsables communistes européens allaient se servir pour la diffusion des idées marxistes et l'organisation des révolutionnaires coloniaux; il aurait été par la suite recruté par Jules Raveau, un des compagnons de Lénine en Suisse avant la révolution russe, pour faire la propagande « révolutionnaire défaitiste » dans les milieux coloniaux de France.¹⁴ Mais, à en croire Hồ lui-même, son adhésion politique au communisme découlait de l'assimilation progressive de la dimension sociale du combat pour la libération anticoloniale : il se souviendra en 1960 que c'est la lecture des thèses de Lénine sur les questions nationale et coloniale, publiées dans *l'Humanité*, qui l'a convaincu que révolution et résistance anticoloniale sont inséparables, que « le communisme seul est capable de libérer du joug de l'esclavage les peuples opprimés et les travailleurs du monde »¹⁵. Participant au congrès de Tours du Parti socialiste en décembre 1920 sous le nom de Nguyễn Ái Quốc, il y explique d'ailleurs que sa décision de se ranger du côté de la fraction prosoviétique, qui se transformait en Parti communiste français, a été déterminée par le problème colonial : « Nous voyons dans l'adhésion à la IIIe Internationale la promesse formelle du Parti socialiste de donner enfin aux questions coloniales l'importance qu'elles méritent »¹⁶.

Au moment de la fondation du Parti communiste français, le nom de Nguyễn Ái Quốc a attiré l'attention de la Sûreté depuis un an et demi environ. Il apparut pour la première fois dans différents journaux socialistes, en particulier sous un article de *l'Humanité* critiquant la réaction excessive du gouvernement français à une démarche tentée pour faire admettre par la conférence de la paix réunie à Versailles un texte intitulé *Revendications du peuple annamite*, et demandant pour les Vietnamiens les libertés fondamentales ainsi que la libéralisation du régime politique. Avant de désigner un seul homme, il a selon toute probabilité servi de pseudonyme collectif à des exilés vietnamiens vivant à Paris et se réunissant régulièrement au domicile de l'avocat Phan Văn Trư ờng, sis au 6 villa des Gobelins.¹⁷ Celui-ci a fondé, avec le lettré réformiste Phan Chu Trinh arrivé en France en 1911, une amicale de caractère politique, la « Fraternité des compatriotes », transformée en « Association des patriotes annamites » en 1914. Les deux Phan ont tout naturellement guidé les

¹³ Harold Isaacs, *No peace for Asia*. New York, 1947, p. 165 (je suis redevable de cette indication au professeur Dennis Duncanson). Il est intéressant aussi de noter qu'après l'installation à Mayence du quartier général de l'armée française d'occupation en Rhénanie, la présence de Vietnamiens soupçonnés d'agitation politique y fut signalée en 1919 (cf. Centre des Archives d'OutreMer, fonds SLOTFOM, III, 29/3a).

¹⁴ Jean Lacouture, *Cinq hommes et la France*. Paris, 1961, p. 18.

¹⁵ « Con đường dẫn tôi đến chủ nghĩa Lê-nin » (Le chemin qui m'a conduit au léninisme), *Nhân Dân*, 22 avril 1960, réédité dans Hồ Chí Minh, *Con đường dẫn tôi đến chủ nghĩa Lê-nin*. Hà-nôi, NXB Sự Thật, 1987 (2e éd.), p. 78-79.

¹⁶ Voir dans *Hồ Chí Minh toàn tập*, op. cit., pp. 3-8, le texte complet de son intervention au congrès de Tours.

¹⁷ Selon un rapport de la police du 19 novembre 1919, un certain « Nguyễn Chuy ờn, qui habite actuellement l'appartement (de P.V. Truong), s'est livré à une active propagande électorale dans le 13e arrondissement au profit de la ligue socialiste unifiée... » (SLOTFOM, III, 29/3a). Jusqu'à cette date, Hồ ne s'appelle donc pas encore Nguyễn Ái Quốc.

premiers pas de celui auquel ils vont laisser l'usage exclusif du nom de Nguyễn Ái Quốc. Se sachant surveillés par la police, ils lui confient en outre les destinées de l'Association des patriotes – *fidéicomis* que les biographes de Hồ Chí Minh omettent en lui attribuant abusivement le mérite d'avoir fondé lui-même l'organisation. La qualité de secrétaire de l'Association permet à Nguyễn Ái Quốc d'être reçu membre de la section française de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen. Elle lui ouvre surtout l'entrée au Parti socialiste, dont il adhère à la 13e section et dont il participe aux congrès fédéraux et nationaux en tant que représentant des groupements d'Indochinois en France.¹⁸ Son nouveau statut lui favorise aussi des relations auprès des personnalités influentes de gauche, par exemple Jacques Doriot, qui sera dès 1922 secrétaire des Jeunesses internationales et, à ce titre, membre de l'exécutif du Komintern, les députés Marius Moutet, Paul Vaillant-Couturier, Marcel Cachin, André Berthon, ou les journalistes Vigne d'Octon, Ulysse Leriche, que le Parti communiste français va charger de la direction de sa section spéciale de propagande aux colonies, le Comité d'études coloniales.¹⁹

La voie de Nguyễn Ái Quốc semble toute tracée dès lors qu'il s'est rallié à la IIIe Internationale. Pris en main par les maîtres du Parti communiste français eux-mêmes, il va activement oeuvrer pour l'édification de la politique du Parti en matière de lutte révolutionnaire dans les colonies. De nombreux articles portant sa signature, mais invariablement revus, corrigés par Phan Văn Trư ờng²⁰ ou Ulysse Leriche, paraissent dans *l'Humanité* ou d'autres journaux, comme *la Vie ouvrière* ou *le Libertaire*. Après que l'Union intercoloniale, mise sur pied par le Parti pour regrouper les adhérents originaires des colonies, a acquis à la fin de 1921 une existence régulière au regard des groupements communistes, il est nommé membre permanent de son comité exécutif, et est chargé de diriger son organe de propagande, la revue *Le Paria*.²¹ Entouré de compagnons venus de la Martinique, de la Réunion, de Madagascar, etc., comme Max Clainville Bloncourt, Barquisseau, Monnerville, Sarrotte, il déploie une grande activité dans ses nouvelles fonctions, tout en prenant part fréquemment aux réunions organisées par les Jeunesses communistes et les syndicats ouvriers. Comme sa personnalité a la sympathie des militants du Parti, son influence se développe rapidement.

Les relations qu'il a pu cultiver et ses articles sur les crimes du colonialisme français désignent Nguyễn Ái Quốc à l'attention des dirigeants du Komintern, préoccupés de la possibilité d'organisation des militants révolutionnaires coloniaux, et de diffusion des idées marxistes au-delà de l'Europe. Alors que la vague révolutionnaire reflue en Occident, l'Asie en pleine effervescence apparaît au contraire comme « disponible » pour l'extension du champ d'activité du Komintern. Par conséquent, l'Internationale communiste tente à son IVe Congrès (novembre 1922) de définir plus précisément une tactique à l'égard des mouvements de libération nationale non communistes en Asie. Au mot d'ordre de « front prolétarien unique » pour les pays occidentaux, elle substitue en Orient celui de « front anti-impérialiste unique », qui doit permettre « la mobilisation de toutes les forces révolutionnaires ». Cela suppose pour l'Extrême-Orient une réorganisation de la propagande

¹⁸ Nguyễn Thế Anh, "How did Ho Chi Minh...", *art. cit.*, p. 167.

¹⁹ SLOTFOM, série III, carton 103.

²⁰ S'étant installé le 14 juillet 1921 au 9, impasse Compoint, dans le 17e arrondissement, Nguyễn Ái Quốc revient parfois presque chaque jour dans le 13e voir Phan Văn Trư ờng pour ses écrits (SLOTFOM, I, 27). L'avocat n'a pas fait que les corriger, il les a sûrement inspirés. C'est également vrai sans doute pour *Le Procès de la colonisation française*, dont la rédaction a débuté en 1921.

²¹ Nguyễn Ái Quốc devra élire domicile au siège de l'Union intercoloniale et du Paria, 3 rue du Marché des Patriarches, à partir du 14 mars 1923 (SLOTFOM, série II, carton 14).

soviétique. Par sa compétence acquise, Nguyễn Ái Quốc apparaît comme un agent qui convient parfaitement en l'occurrence. On ne sait si l'invitation lui a été expressément faite de se rendre en Union soviétique. Toujours est-il qu'il disparaît de Paris dans la seconde quinzaine de juin 1923. On apprend seulement vers la mi-octobre qu'il est passé, par la Suisse ou la Belgique, en Allemagne, où un groupement communiste agissant pour le compte du gouvernement soviétique lui a délivré un passeport afin de lui permettre d'aller à Moscou prendre part au premier congrès de l'Internationale paysanne (Krestintern) en qualité de membre du Parti communiste français et de délégué pour les colonies.²² Ce départ pour Moscou ne signifie nullement pour Nguyễn Ái Quốc une rupture avec le Parti communiste français, qu'il continuera longtemps à représenter aux différents congrès, mais va l'entraîner à concentrer son activité sur l'Asie du Sud-Est, conformément à l'évolution des préoccupations du Komintern. C'est alors que commence vraiment sa période d'initiation, à l'Université des travailleurs de l'Orient (KUTV), au marxisme théorique et aux méthodes d'agitation politique (*agitprop*).

Nguyễn Ái Quốc effectuera trois séjours à Moscou, en 1923-1924, en 1927-1928, et en 1934-1938. Chacun d'eux, à l'instar du premier, coïncidera avec une phase tactique dans la stratégie de révolution mondiale de l'Union soviétique. Pour le premier séjour, nous sommes maintenant fixés sur le souvenir fantaisiste, raconté dans les autobiographies, du débarquement le 23 janvier 1924 à Petrograd en plein cœur de l'hiver, au lendemain de la mort de Lénine, auquel l'hommage a pu cependant être rendu dans un article dithyrambique que, par extraordinaire, la Pravda publie presque immédiatement, le 27 janvier 1924.²³ Cette falsification de date s'expliquerait sans doute par le désir de Hồ Chí Minh de cacher son dépit de ne s'être jamais trouvé face à face avec le puissant Lénine. En réalité, parvenu à Moscou dans le courant du mois de juillet 1923, Nguyễn Ái Quốc a assisté du 10 au 15 octobre suivant à la Conférence internationale paysanne, ouverte par un exposé du président du comité exécutif du Komintern, Zinoviev, sur le point de vue de l'Internationale communiste sur le rôle des paysans travailleurs. Y prenant la parole, il s'est particulièrement élevé contre « l'exploitation indigne des classes rurales indochinoises par les autorités, les missionnaires et les commerçants français ». La conférence a conclu à l'organisation des paysans pour la lutte à côté des ouvriers contre les grands propriétaires fonciers et le capitalisme.²⁴ Elle a désigné les membres du Présidium de l'Internationale paysanne, qui à son tour, dans la première séance tenue le 16 octobre, a élu un bureau de onze membres. Nguyễn Ái Quốc en fait partie comme représentant des colonies.²⁵

Distingué par les dirigeants du Krestintern, Nguyễn Ái Quốc se retrouve bientôt au sein du Komintern. En effet, il participe, toujours en tant que délégué du PCF et des colonies françaises, au Ve congrès de l'Internationale communiste, qui se déroule à Moscou du 17 juin au 8 juillet 1924. Intervenant dans le débat sur le problème colonial, ouvert par un rapport de Manuilski, il rappelle les relations réciproques entre révolution coloniale et révolution prolétarienne. Il critique ensuite

²² . Le rapport du 17 octobre 1923 du contrôle général des troupes indochinoises indique que Nguyễn Ái Quốc « s'est rendu en Russie afin de s'entendre avec les Soviets sur la forme qu'il y aurait lieu de donner en Indochine à la propagande communiste » (SLOTFOM série II, carton 14).

²³ La traduction vietnamienne en est reproduite dans Hồ Chí Minh, *Con đường dẫn tôi...*, op. cit., pp. 5-7.

²⁴ En conséquence, la propagande communiste dans les milieux paysans des colonies s'intensifie, prenant nettement la forme qualifiée par les autorités de « bolchevico-nationaliste ». Cf. l'« Appel de l'Association internationale des travailleurs et des agriculteurs » du 27 février 1924, répandu en Indochine, in *Bulletin du Comité de l'Asie française*, mars-avril 1925, pp. 121-122.

²⁵ SLOTFOM, série I, carton 27, et série II, carton 14.

sévèrement l'inactivité des Partis communistes occidentaux en ce qui concerne les questions coloniales, notamment de celui dont il est un délégué, le PCF : « Nos partis communistes, les PC anglais, hollandais, belge et les PC des autres pays, dont les classes bourgeoises ont conquis des colonies, qu'ont-ils fait ? Depuis qu'ils ont adhéré aux thèses de Lénine, qu'est-ce qu'ils ont fait pour inculquer à leurs classes ouvrières l'esprit du véritable internationalisme, l'esprit de contact avec les masses des travailleurs des colonies ? Ce que nos partis ont réalisé dans ce domaine se réduit à presque rien. Quant à moi, dont la patrie est colonisée par la France et qui suis membre du Parti communiste français, j'ai l'immense regret de devoir dire que notre parti fait très peu de chose pour les colonies... »²⁶

Au terme des travaux du congrès, est constituée une Commission de propagande internationale, dont l'attribution principale est l'organisation de la propagande communiste dans les colonies, dominions, pays sous mandat, et le soutien des activistes et révolutionnaires de ces pays. Nguyễn Ái Quốc entre dans la composition de cette commission, où il côtoie, entre autres, les Soviétiques Manuilsky et Staline, le Français Marcel Cachin, l'Algérien Hadjali Abdelkader, l'Indien M. N. Roy, le Japonais Sen Katayama...²⁷ Il est en outre décidé de créer un bureau d'Orient, afin de diriger la lutte révolutionnaire en Asie. Nguyễn Ái Quốc est également désigné membre permanent de ce bureau, chargé spécialement de la section du Sud-Est asiatique.

Le Ve congrès de l'Internationale communiste correspond en fait aux tous débuts de la période stalinienne en Union soviétique. Contre Trotski, partisan de la « révolution permanente », Staline va faire triompher la théorie du « socialisme dans un seul pays ». Dans la vision nouvelle qui se dégage alors de l'internationalisme prolétarien, le prolétariat des pays capitalistes avancés aussi bien que les peuples opprimés soumis à la domination coloniale ou semi-coloniale doivent adopter une stratégie mondiale qui privilégie les intérêts d'État de l'U.R.S.S., car c'est de la survie et du renforcement de celle-ci que dépendra fondamentalement l'essor de la révolution mondiale. La discipline la plus stricte, notamment à travers leur « bolchevisation », est imposée aux partis communistes étrangers, qui, tout en étant tenus de s'inspirer étroitement d'un modèle révolutionnaire calqué sur l'expérience soviétique, doivent appliquer docilement la ligne politique définie à Moscou. Ainsi en Chine, avec le lancement en 1923 de l'expérience de droite, les membres du Parti communiste chinois reçoivent l'ordre de s'incorporer dans les rangs du Guomindang, avec qui l'U.R.S.S. entretient de bonnes relations. Dès lors, le Komintern règle sa tactique sur celle du parti soviétique : à son Ve congrès, il adopte pour l'Orient, comme principe d'action, l'alliance avec la bourgeoisie indigène, et la stratégie de la « révolution démocratique-bourgeoise », phase initiale dans le programme révolutionnaire communiste.

²⁶ “Tham luận về vấn đề dân tộc và vấn đề thuộc địa...” (Intervention sur la question nationale et la question coloniale), in: Hồ Chí Minh, *Con đường dẫn tới...*, op. cit., p. 18. Par ailleurs, Nguyễn Ái Quốc fait aussi la critique des méthodes colonialistes françaises dans des articles d'une hargne telle que Jacques Doriot a été obligé de lui enjoindre de baisser le ton. Il ne semble pas toutefois que ses rapports avec le PCF se soient sensiblement détériorés pour autant.

²⁷ “Note sur la propagande révolutionnaire intéressant les pays d'outre-mer”, 31 oct. 1924. SLOTFOM, série III, carton 103.

S'il a pris le parti d'intervenir sur la responsabilité de l'Internationale communiste dans le rassemblement et l'encadrement des paysans coloniaux pour « les guider sur le chemin de la révolution et de la libération », Nguyễn Ái Quốc s'est bien gardé de s'engager directement dans les controverses : sa camarade allemande Ruth Fischer devra le décrire comme « timide, amical, simple de ton, un peu naïf, tenu par les autres dirigeants de la IIIe Internationale pour un compagnon peu porté à théoriser ».²⁸ Le personnage qui, en toutes circonstances, adapte à sa manière les directives de Moscou sans jamais s'y opposer frontalement, commence alors à se dessiner. Il se précise après son envoi à la fin de 1924 à Canton, sous le nouveau nom d'emprunt de Lý Thụy, aux côtés de Borodine, chef de la mission soviétique auprès du gouvernement nationaliste chinois et chargé de l'application de la politique du Komintern en Extrême-Orient.

La présence de Nguyễn Ái Quốc à Canton est signalée dès le 8 janvier 1925 par la Sûreté générale d'Indochine.²⁹ Nous ne revenons pas ici sur son activité subséquente, bien souvent décrite.³⁰ Il suffit de dire que, désigné pour répandre l'esprit révolutionnaire en Indochine, il va s'attacher à recruter des militants, les organiser disciplinairement et s'occuper de leur éducation politique.³¹ L'Association de la jeunesse révolutionnaire du Viêt-Nam (*Việt-Nam thanh niên cách mạng đồng chí hội*) naîtra de la section vietnamienne de la Ligue des peuples opprimés d'Asie, organisation qui constitue le front d'action du Komintern pour tout l'Extrême-Orient, et qui coordonne l'action des différents groupements anticoloniaux de l'Asie du Sud-Est jusqu'à ce que le moment soit venu d'y créer des partis communistes nationaux. Conçu par son fondateur principalement comme une pépinière de militants formés dans la doctrine communiste, le *Thanh Niên* est donc une formation de transition qui ne devra se transformer que plus tard en un parti marxiste-léniniste agissant en union avec le mouvement ouvrier mondial et en accord avec la politique de l'Internationale communiste pour diriger la révolution des masses ouvrières et paysannes vietnamiennes.³²

Travaillant à Canton sous le toit du consulat soviétique, Nguyễn Ái Quốc est par surcroît employé au Parti communiste chinois comme chef de la propagande. C'est à ce titre qu'il reçoit et accompagne dans tous ses déplacements la délégation de l'Internationale ouvrière et paysanne, arrivée à Canton dans les tous premiers jours de mars 1927. En fait partie Jacques Doriot, auquel Nguyễn Ái Quốc fournit les éléments du discours qu'il prononce le 3 mars devant les Vietnamiens de Canton, appelant la jeunesse révolutionnaire vietnamienne à travailler pour la révolution en Chine en vue de sa propre révolution.³³ Mais, déjà, Tchiang Kai-chek s'est tourné contre ses alliés communistes et syndicalistes. L'éclatement en avril 1927 du conflit entre le dirigeant nationaliste et le PCC met fin à la coopération de l'Union soviétique avec le Guomindang. Nguyễn Ái Quốc est obligé de quitter précipitamment Canton pour retourner à Moscou.

²⁸ *Von Lenin zum Mao*. Düsseldorf-Köln, 1956, p. 176.

²⁹ Centre des Archives d'Outre-Mer, *Télégrammes*, vol. 512.

³⁰ Voir notamment Huỳnh Kim Khánh, *Vietnamese Communism, 1925-1945*. Ithaca, Cornell U.P., 1982, pp. 63-89.

³¹ Les stages politiques sont organisés par Nguyễn Ái Quốc à l'école militaire de Whampoa, avec le concours de conférenciers chinois, cadres du PCC, tels que Peng Pai, le spécialiste du problème de la paysannerie, ou Liu Shaoqi, le responsable du syndicalisme du PCC.

³² Principes mis en exergue dans l'opuscule *Đường cách mạng* (Le chemin de la révolution). Cf. Nguyễn Khắc Viện, "Un siècle de luttes nationales", *Etudes vietnamiennes*, n° 24, pp. 87-88. Voir aussi Pierre Rousset, *Communisme et nationalisme vietnamien*. Paris, 1978, pp. 67-83.

³³ Centre des Archives d'Outre-Mer, *Indochine NF*, carton 326, dossiers 2637 et 2639.

Un tournant politique est alors opéré par l'Internationale communiste, qui abandonne sa tactique antérieure de front unique au profit de la lutte « classe contre classe ». L'échec de la révolution chinoise de 1924-1927 et la répression déclenchée par le Guomindang contre les communistes chinois conduisent en effet au raidissement du VI^e congrès du Komintern, en décembre 1927, à l'égard des bourgeoisies nationales. Soutenant que ce sont les États capitalistes les plus développés qui font peser sur l'U.R.S.S. la menace la plus sérieuse, l'Internationale lance les partis communistes à l'assaut des partis sociaux-démocrates, dénoncés comme l'instrument choisi par le capitalisme pour scinder la classe ouvrière.

Ce changement de ligne de l'Internationale communiste explique-t-il les différents voyages en Europe occidentale qui ponctuent le deuxième séjour de Nguyễn Ái Quốc à Moscou, on ne sait. Il déclare avoir été envoyé à Berlin, mais ne dévoile pas ce qu'il fait pour le Komintern dans l'Allemagne pré-nazie. Il raconte aussi, toujours sans donner beaucoup de précisions, qu'il assiste au début de 1928 au congrès communiste contre l'impérialisme qui se tient à Bruxelles, qu'il visite la Suisse et même l'Italie fasciste et qu'il fait encore un court séjour en France.³⁴ Mais c'est à compter de cette époque que sont enregistrés de nombreux départs de Vietnamiens, de France surtout, pour Moscou, où ils sont dirigés, aux frais de l'Internationale, par les soins du Parti communiste français. Grâce à son influence au Komintern, Nguyễn Ái Quốc peut faire admettre gratuitement ses compatriotes à l'Université des travailleurs de l'Orient (école Staline), où ils reçoivent une formation révolutionnaire et communiste complète. Il prend soin néanmoins de les tenir dans l'ignorance de ses moindres déplacements, afin de conserver sa liberté d'action.

Entre temps, les sévères défaites du Parti communiste chinois ont incité le Komintern à prendre en considération l'ouverture d'un second front en Extrême-Orient : la Fédération communiste des mers du Sud (Nanyang), implantée dans l'émigration chinoise du Sud-Est asiatique, est fondée à Singapour en 1928. Recevant ses directives du Bureau d'Orient (Dalburo) installé à Shanghai, dans la concession internationale, elle doit englober au départ le Siam et tous les territoires coloniaux de l'Asie du Sud-Est. Dans le cadre de cette politique, Nguyễn Ái Quốc est envoyé au Siam en vue d'y regrouper les effectifs, afin de démontrer que l'échec en Chine n'a entamé ni la vitalité ni la force de l'organisation communiste.³⁵ La naissance du Parti communiste siamois sera proclamée le 20 avril 1930 au congrès de Bangkok, sous la présidence de Nguyễn Ái Quốc, délégué de l'Internationale communiste. Composé essentiellement de Chinois et de Vietnamiens, ce nouveau parti n'a cependant jamais ni statuts, ni programme, et, en dépit de son nom, va fonctionner comme une organisation dont l'objectif principal est d'aider à la révolution dans les pays de l'Indochine.³⁶

³⁴ *Vừa đi đường vừa kể chuyện*, op. cit., pp. 33-36.

³⁵ Nguyễn Ái Quốc quitte Moscou probablement au début de l'été 1928 (Centre des Archives d'Outre-Mer, *Indochine NF*, carton 326, dossier 2637).

³⁶ Voir les mémoires de Hoàng Văn Hoan, compagnon des premières heures de Hồ Chí Minh, qui opérait à l'époque à Udon: *Giọt nước trong biển cả* (Une goutte d'eau dans l'océan). Pékin, 1986, pp. 39-77.

La création du Parti communiste vietnamien a cependant précédé celle du Parti siamois de deux mois et demi. Car, dans le courant de 1929, le débat s'est ouvert sur le caractère opportun, voire indispensable, de la constitution officielle d'un parti communiste au Viêt-Nam, et quelques dissidents du Thanh Niên ont pris le 17 juin de la même année la décision de fonder le *Đông-dương cộng sản đảng* (Parti communiste d'Indochine). Pour ne pas être en reste, d'autres se sont empressés de constituer une deuxième organisation communiste, l'*An-nam cộng sản đảng* (Parti communiste d'Annam), puis une troisième, le *Đông-dương cộng sản liên đoàn* (Fédération communiste indochinoise). La perspective d'un grave conflit entre les différentes tendances oblige Nguyễn Ái Quốc à aller prendre ses instructions auprès du Bureau d'Orient du Komintern. Il convoque ensuite à Hong Kong un congrès unitaire, où il réussit, le 3 février 1930, à fusionner les trois organisations en une, le *Việt-Nam cộng sản đảng* (Parti communiste vietnamien). Mais, si les dirigeants de l'Internationale entérinent cette initiative, ils voient dans la référence vietnamienne de l'organisation le signe évident d'une déviation nationaliste. Soucieux de ne pas entrer en conflit avec les exigences fondamentales de la doctrine et de la discipline internationalistes, Nguyễn Ái Quốc impose la dénomination de Parti communiste indochinois, formulation qui définit le parti nouvellement fondé essentiellement comme un organisme révolutionnaire de lutte contre le système colonial français.³⁷ Du reste, malgré l'autonomie qui lui est conférée (Nguyễn Ái Quốc obtint qu'il fût directement affilié au Komintern, au lieu de dépendre de la Fédération de Singapour), le Parti communiste indochinois se plie docilement à la ligne politique déterminée à Moscou. Son premier secrétaire général, Trần Phú, a été envoyé de Moscou, investi de l'autorité du Komintern. Les « thèses politiques » qu'il fait adopter en octobre 1930 ne font que reprendre les conclusions du VI^e congrès de l'Internationale communiste : elles considèrent le sentiment national comme contraire à l'esprit de l'internationalisme prolétarien, et préconisent le renversement de la bourgeoisie nationale vietnamienne au même titre que les colonialistes français. L'affirmation de la primauté de la lutte des classes explique le déclenchement immédiat de l'insurrection des soviets du Nghệ-Tĩnh, dont les atrocités commises à l'égard des « ennemis de classe » provoqueront une répression non moins féroce.

A ce moment, les nombreuses difficultés économiques auxquelles ont à faire face les grands Etats bourgeois apparaissent à Staline comme autant de signes dénotant l'aggravation de la crise du capitalisme, qu'il convient d'exploiter, surtout en Extrême-Orient. Par suite, le Komintern envoie ses agents sillonner la région. L'un d'eux, Joseph Ducroux, alias Serge Lefranc, doit s'occuper plus particulièrement de l'organisation du Parti communiste malais. Après plusieurs voyages sans problème entre Hong Kong et Singapour, ce qui probablement l'a rendu imprudent, il est appréhendé par la police de Singapour le 1er juin 1931.³⁸ Les papiers saisis sur lui permettent aux différentes Sûretés d'opérer d'importantes arrestations et de démanteler plusieurs réseaux communistes. Nguyễn Ái Quốc lui-même est arrêté à Hong Kong, le 6 juin 1931, sous le nom de Sung Manch'o (Tống Văn Sơ).

La procédure normale, pour les autorités de Hong Kong, aurait été d'accéder à la demande d'extradition faite par le gouvernement général d'Indochine en lui livrant un détenu qui en principe n'a pas commis de délit sur leur territoire. Le récit brodé par Hồ Chí Minh sur cette détention en fait pourtant un épisode des plus rocambolesques : un avocat britannique local, Frank Loseby, prend sa

³⁷ Ce fait, lui aussi, doit inciter à nuancer l'opinion trop généralement acceptée, selon laquelle l'équation entre lutte révolutionnaire et lutte nationale a dominé l'histoire du mouvement communiste au Viêt-Nam.

³⁸ Centre des Archives d'Outre-Mer, *Indochine NF*, 326/2639.

défense en invoquant l'habeas corpus, et, soutenu par le célèbre conseiller juridique de la Couronne à Londres, Sir Stafford Cripps, obtient sa libération; il embarque ensuite clandestinement pour l'Angleterre, se fait de nouveau arrêter à l'escale de Singapour, est renvoyé à Hong Kong où la police, l'inculpant d'entrée illégale dans la colonie, le remet en prison; fin janvier 1933, Loseby l'aide à s'évader, et à se réfugier à Shanghai où son ancien chef au PCF, Vaillant Couturier, rencontré neuf mois plus tard, le met en rapport avec l'appareil du Parti communiste chinois, et d'où, au printemps de 1934, il prendra la mer pour Vladivostok afin de regagner Moscou.³⁹ Fables assurément pour la plupart, qui ont toutefois fini par constituer une partie de la version communément acceptée de cette affaire, mais auxquelles Dennis Duncanson a fait un sort dans une étude très fouillée.⁴⁰

Nguyễn Ái Quốc se retrouve donc à Moscou pour la troisième fois, d'après lui à partir de 1934. Ce troisième séjour est des plus studieux, puisqu'il est en partie occupé à suivre les cours des écoles du Parti, à la célèbre Ecole Lénine, où les hauts dirigeants communistes acquièrent leurs « diplômes », puis à l'Institut des recherches sur les questions nationales et coloniales.⁴¹ Il coïncide aussi avec le retour du Komintern à une politique de larges alliances, provoqué par la montée de la menace nazie après l'arrivée de Hitler au pouvoir. La crainte d'un ennemi de plus en plus redoutable amène Staline à se rapprocher de la France et de l'Angleterre, avec lesquelles il cherche à signer des pactes de sécurité. Les partis communistes sont invités à ne pas contrarier cette stratégie : au lieu de la lutte contre les « social-traîtres », on recommande l'entente avec eux, la création de fronts populaires, l'union contre le fascisme avec les partis « démocratiques » de la bourgeoisie. Ce sont les mots d'ordre du VIIe congrès de l'Internationale en juillet 1935. Commissaire du Komintern, Nguyễn Ái Quốc y assiste à titre de délégué du Bureau d'Orient, et non pas du Parti communiste indochinois (PCI), représenté par Lê Hồng Phong et Nguyễn Thị Minh Khai.

La mise entre parenthèses du programme de révolution sociale ne laisse pas de faire surgir de sérieuses divergences dans le mouvement communiste vietnamien.⁴² Le comité central du PCI se décide seulement en été 1936 à redéfinir la tâche de la révolution indochinoise à la lumière du VIIe congrès de l'Internationale communiste, tâche consistant « à prendre place au sein du Front mondial de la démocratie et de la paix, pour lutter contre le fascisme et la guerre d'agression fasciste ». Mais, éloigné à Moscou, Nguyễn Ái Quốc semble avoir été tenu pendant toute cette période à l'écart de la tournure des événements. Son autorité subit une éclipse : en 1934-1935, son action passée a fait l'objet de rudes critiques de la part de ses camarades, qui l'ont paradoxalement taxé d'avoir donné des « instructions erronées dans les questions fondamentales du mouvement révolutionnaire bourgeois démocratique » et « préconisé une tactique réformiste et collaborationniste erronée ».⁴³ Est-ce là la raison pour laquelle il n'a pas été loisible à Nguyễn Ái Quốc de faire jouer son influence pour convaincre les militants de la justesse de la politique d'« ouverture démocratique » de l'Internationale ? En tout état de cause, après avoir refait surface en 1938, il tient à énumérer, dans un message envoyé au comité central du PCI en juillet 1939, les principes directeurs de la politique à

³⁹ Trần Dân Tiên, *Những mẩu chuyện...*, op. cit., 7e éd. (1970), pp. 77-86; T. Lan, *Vừa đi đường vừa kể chuyện*, op. cit., 2e éd. (1976), pp. 39-51. Les deux récits diffèrent sensiblement dans le détail.

⁴⁰ Dennis J. Duncanson, "Ho-Chi-Minh in Hong Kong, 1931-32", *The China Quarterly*, jan.-mars 1974, pp. 84-100.

⁴¹ *Hồ Chí Minh toàn tập*, T. 3: 1930-1945, Hà-nôi, 1983, p. 468-469.

⁴² Cf. Pierre Rousset, op. cit., pp. 166-194.

⁴³ Cité par Daniel Hémery, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine*. Paris, 1975, pp. 53-54.

suivre, en insistant sur la nécessité d'appliquer les directives de l'Internationale et d'harmoniser l'intervention du PCI avec celle du Parti communiste français.⁴⁴ Il écrit :

« Au moment actuel, le parti ne doit pas avancer des demandes trop exigeantes (indépendance du pays, Parlement, etc. ...). Ce serait se laisser tomber dans les pièges des fascistes japonais. Il doit formuler des demandes pour des droits démocratiques... Il doit exercer tous ses efforts pour organiser un large Front national démocratique. Ce front doit comprendre non seulement les Indochinois, mais aussi les Français progressistes en Indochine, non seulement les couches travailleuses, mais aussi la bourgeoisie nationale... Le Front démocratique indochinois doit entretenir des relations étroites avec le Front populaire français... Le parti doit combattre impitoyablement le sectarisme... il doit entretenir des relations étroites avec le PCF... »

Ce texte, qui, au nom de la lutte contre la « guerre impérialiste des fascistes » et de la « défense de l'U.R.S.S., patrie de la révolution socialiste », met en veilleuse la revendication nationale et fait le silence autour du problème agraire, est en profonde contradiction avec ce qui constitue aujourd'hui la base même des analyses du processus révolutionnaire faites par les communistes vietnamiens.

Au moment où il rédige les lignes mentionnées plus haut, Nguyễn Ái Quốc est à Guilin avec une unité de la 8e Armée de marche du Parti communiste chinois. Retourné aux bases communistes du nord-ouest de la Chine vers la fin de 1938, il a cherché ensuite à se rapprocher des frontières de l'Indochine et à rétablir la liaison avec les dirigeants du PCI. Au début de 1940, on le retrouve à Kunming, sous divers pseudonymes, Hồ-Quang, camarade Trần, camarade Vương (il ne prendra le nom de Hồ Chí Minh qu'en 1942). En février 1941, il s'installe à Pác-bó (près de Cao-bằng), juste à la frontière chinoise, et reprend ouvertement la barre. Il préside, en tant que délégué du Komintern, la 8e conférence du comité central du PCI, qui aboutit à la création du Việt-Minh (*Việt-Nam độc lập đồng minh*) le 19 mai 1941. Il s'agit d'un front unique, devant rassembler toutes les classes, les partis, les organisations politiques, les religions, à l'instar de celui que le Parti communiste chinois a réalisé avec le Guomindang et la bourgeoisie progressiste pour battre les Japonais. La stratégie du délégué du Komintern ne dévie pas pour ainsi dire de la ligne qu'il a tracée en 1939, et repose sur le schéma politique du « bloc des Alliés contre le fascisme » défini par Staline et l'Union soviétique.

Car, l'invasion de l'U.R.S.S., la patrie du socialisme, par l'armée allemande, en renforçant Hồ Chí Minh dans l'opinion que le Việt-Nam est destiné à être intégré dans une stratégie mondiale qui va de l'Europe orientale à l'Extrême-Orient, l'a confirmé davantage dans son internationalisme. Sa démarche est par suite inspirée plutôt par les considérations internationales que par les objectifs nationaux. A ce propos, les mémoires de son compagnon d'armes Hoàng Văn Hoan sont venus apporter un nouvel éclairage sur la politique de Hồ au moment de la prise du pouvoir en 1945 et des négociations engagées avec les Français en 1946.⁴⁵ Selon Hoan, la stratégie du bloc des pays alliés contre le bloc des pays fascistes, avalisée par le 8e plénum du PCI en 1941, a été réaffirmée au congrès national convoqué à Tân-trào (Tuyên-quang), le 16 août 1945. Hồ explique au congrès que, comme la France fait partie du bloc des alliés, il faut faire la paix par un compromis avec les Français.

⁴⁴ *Hồ Chí Minh toàn tập*, t. 3, op. cit., p. 470.

⁴⁵ Hoàng Văn Hoan, *op. cit.*, pp. 205-278. Cf. aussi les analyses de ce livre dans *Chroniques vietnamiennes* (Paris), n° spécial, hiver-printemps 1988.

La révolution d'août 1945 a donc été réalisée, non pas pour chasser les Français, mais pour faire pression sur les Alliés, afin de les amener à la table des négociations avec la perspective d'obtenir l'indépendance pleine et entière au bout de cinq ans.⁴⁶ Le compromis avec la France implique le maintien du Viêt-Nam au sein de l'Union française : c'est le même mot d'ordre défendu par le Parti communiste français.⁴⁷ Si le Viêt-Minh a eu recours à la lutte armée, c'est parce qu'il y a été acculé par la violation des accords du 6 mars 1946 par les Français.

Dix ans plus tard, lorsque la victoire de Điện-biên-phủ met fin à la guerre contre les Français, Hồ Chí Minh fait une nouvelle fois prévaloir les exigences de la stratégie mondiale de la révolution sur celles du nationalisme vietnamien. Pour éviter qu'une défaite trop brutale du camp occidental incite les États-Unis à recourir à une intervention atomique, Moscou et Pékin pressent leur féal de se contenter d'une demi-exploitation de sa victoire. Hồ doit ainsi accepter un compromis qui ne lui donne que la moitié du pays.

En somme, un mythe a été créé sur « une ligne Hồ Chí Minh, nationale et originale, preuve d'une inventivité et d'une indépendance de conception et d'action ». Il a été bénéfique pour l'audience intérieure et extérieure des communistes vietnamiens.⁴⁸ Mais il fait oublier que le leader révolutionnaire a voué son existence surtout au triomphe de l'Internationale communiste, et que, s'il a œuvré pour l'émancipation de son pays, c'est pour mieux l'intégrer au mouvement de l'Internationale ouvrière et paysanne.

* Publié dans *Ho Chi Minh. L'homme et son héritage*. Paris, Đường Mới La voie nouvelle, 1990, pp. 12-38.

⁴⁶ Hoàng Văn Hoan, *op. cit.*, p. 256.

⁴⁷ Cf. Alain Ruscio, "Le monde politique français et la révolution vietnamienne (août-décembre 1945)", in: *Les chemins de la décolonisation de l'empire colonial français*. Paris, 1986, pp. 209-214.

⁴⁸ Pierre Brocheux, "L'occasion favorable 1940-1945. Les forces politiques vietnamiennes pendant la seconde guerre mondiale", in: *L'Indochine française 1940-1945*. Paris, PUF, 1982, p. 169.

365 Days for Travelers

Wisdom from Chinese Literary and Buddhist Classics

Edited by Venerable Master Hsing Yun

Translated into Bengali by Dr. Ramesh Chandra Mukhopadhyaya and Dr. Mousumi Ghosh

জীবনপথের পথিকের ৩৬৫ দিন

চীনা এবং বৌদ্ধ ধ্রুপদী সাহিত্য থেকে নির্বাচিত প্রজ্ঞার হীরকখণ্ড

সম্পাদনা-পরম পূজ্যপাদ মাস্টার হ্‌সিন য়ুন

বাংলায় অনুবাদ-ড.রমেশচন্দ্র মুখোপাধ্যায় ও ড.মৌসুমী ঘোষ

AUG 21

A STATE OF QUIESCENCE

Translated into Chinese by Dharmakṣema (385-433, Northern Liang Dynasty)

English translation: You Zai and Zhi Yue

When our bodies has rid of all unwholesome karmas, our speech free from the four errors*, and our minds free from all webs of doubt, a state of quiescence is attained.

When our bodies and minds are free from afflictions, when they abide in the state of tranquility and obtain ultimate happiness, a state of quiescence is attained.

When our bodies and minds are free from attachments, free from all resentment and revenge, and are in harmony without disputes, a state of quiescence is attained.

When we avoid creating unwholesome karma, feel a sense of humility in our hearts always, and believe in karmic retribution, a state of quiescence is attained.

When we respect and care for our parents, protect life, and refrain from stealing the wealth of others, a state of quiescence is attained.

When we subdue all our faculties, are close with virtuous mentors, and rid ourselves of the four types of hideous assemblies **, a state of quiescence is attained.

THE DIFFERENCE BETWEEN THE WISE AND THE IGNORANT

There are two types of wise people:

The first does not transgress, the second knows to repent.

There are two types of ignorant people:

The first transgresses the second conceals his mistake

Although one has committed unwholesome actions, those who know to feel remorse, repent, and not repeat the same mistakes are likened to a bright pearl in turbid water- the pearl is powerful and the water considered to be clear.

Those who do unwholesome deeds, but know how to repent, are likened to clearing the haze and clouds in the sky, so that the brightness of the moon can be seen.

ORIGINALLY EXISTING NOW INEXISTENT

What originally existed is now inexistent,

what was originally inexistent, now exists.

All existent dharmas within all three periods,
dwell in non- existence.

- from *Mahaparinirvana Sutra*

(*Great Nirvana Sutra*)

*The four errors of speech are lying, double tongue, ill words, and exaggeration.

**The four types of hideous assemblies are defilements, the five aggregates, birth and death, and Mara.

২১শে আগস্ট

সমাধি অবস্থা

চীনা ভাষায় অনুবাদক ধর্মক্ষম (৩৮৫-৪৩৩, উত্তর লিয়াং শাসনকাল)

আমাদের দেহ যখন সব ক্ষতিকর কর্ম থেকে অব্যাহতি পায়, আমাদের কথা চারটি ক্রটি* মুক্ত হয়, এবং আমাদের মন যখন সব সংশয়ের জাল ছিন্ন করে, তখন সমাধি অবস্থাতে উপনীত হওয়া যায়।

আমাদের দেহ এবং মন যখন কষ্ট থেকে অব্যাহতি পায়, যখন তারা এক প্রশান্তিতে স্থিত হয় এবং পরমানন্দ লাভ করে, তখন সমাধি অবস্থাতে উপনীত হওয়া যায়।

আমাদের মন যখন আসক্তিমুক্ত হয়, মুক্তি পায় সব বিরক্তি ও প্রতিশোধস্পৃহা থেকে, এবং বাদানুবাদ বাদ দিয়ে ঐকতান থাকে, তখন সমাধি অবস্থা অর্জিত হয়।

আমরা যখন ক্ষতিকর কর্মসৃষ্টি এড়িয়ে চলি, সবসময় আমাদের হৃদয়ে একটি নিরহংবোধ অনুভব এবং কর্মের প্রতিফলের ওপর বিশ্বাস রাখি, সমাধি অবস্থায় তখন উপনীত হওয়া যায়।

আমরা যখন আমাদের বাবা মাকে শ্রদ্ধা ও সেবা করি, জীবন রক্ষা করি, অন্যের সম্পদ চুরি থেকে বিরত থাকি, সমাধি অবস্থাতে তখন উপনীত হওয়া যায়।

আমরা যখন সব কার্যক্ষমতাকে নমিত করি, ধার্মিক বিশ্বস্ত পরামর্শদাতার কাছের মানুষ হই, এবং চার রকমের ঘৃণ্য সমাবেশ** থেকে নিজেদের সরিয়ে রাখি, সমাধি অবস্থাতে তখন উপনীত হওয়া যায়।

জ্ঞানী এবং অজ্ঞর মধ্যে পার্থক্য

দুরকমের জ্ঞানী লোক আছে-

প্রথমজন সীমালঙ্ঘন করে না, দ্বিতীয়জন অনুশোচনা করতে পারে।

দুরকমের অজ্ঞ লোক আছে-

প্রথমজন সীমালঙ্ঘন করে দ্বিতীয়জন তার ভুলকে গোপন করে।

যদিও কেউ ক্ষতিকর কাজ করে ফেলে থাকে, যারা তীব্র বিবেকদংশনে অনুতপ্ত হয়, ভুলের পুনরাবৃত্তি করে না, তারা ঘোলা জলে উজ্জ্বল মুক্তোর মতো- মুক্তোটি শক্তিশালী এবং জলটিকে পরিষ্কৃত ধরা হয়।

যারা ক্ষতিকর কাজ করে কিন্তু জানে কিভাবে অনুশোচনা করতে হয় তারা যেন আকাশের ধোঁয়াশা এবং মেঘকে দূর করে, যাতে চাঁদের ঔজ্জ্বল্য স্পষ্ট

আগে অস্তিত্ব ছিলো এখন নেই

যেটা আগে ছিলো এখন নেই

যা আসলে ছিলো না তা এখন বিদ্যমান।

সব বিদ্যমান ধর্ম এই তিন সময়কালের মধ্যে

অনস্তিত্তে বাস করে।

-মহাপরিনির্বাণ সূত্র থেকে

(মহানির্বাণ সূত্র)

*কথা বলার চারটি ক্রটি-মিথ্যে বলা, দুরকম বলা, কুকথা এবং বাড়িয়ে বলা।

**চার রকমের ঘৃণ্য সমাবেশ- কলুষতা, পঞ্চস্কন্ধ, জন্ম ও মৃত্যু এবং মার।

Louis Raymond

<http://admin>

Louis Raymond est un journaliste indépendant qui s'intéresse aux questions sociales, politiques et historiques en Asie du Sud-Est et en Europe.

LES CAHIERS DU NEM La revue des cultures asiatiques et des diasporas

[Home](#) [Littérature](#)

- [Littérature](#)

France-Viêt Nam : quelques réflexions pour une nouvelle relation littéraire bilatérale

By

[Louis Raymond](#)

-

avril 8, 2021

0



Thang Trân Phênh [1895-1973] - La leçon de calligraphie

Dans les rencontres culturelles bilatérales entre la France et le Viêt Nam, on entend souvent les officiels des deux parties, diplomates, ministres ou parfois même Présidents de la République, introduire les réjouissances en rappelant « l'importance des relations historiques entre nos deux pays sur le plan de la culture ». L'habitude est prise, eu égard aux politesses que requiert la diplomatie et à la nature d'un régime qui aime à éluder les questions sensibles, de contourner le sujet qui fâche : ces relations culturelles historiques sont le fait de la colonisation française de l'Indochine. Alors, on préfère se souvenir des peintres Victor Tardieu et Nguyen Nam Son qui fondèrent ensemble l'École des Beaux-Arts de l'Indochine en 1925, de la collaboration intellectuelle, au sein de l'École française d'Extrême-Orient, entre Paul Mus et Nguyen Van Huyên, futur ministre de l'éducation de la République démocratique du Viêt Nam, des cours que le géographe Pierre Gourou a dispensés au jeune Vo Nguyễn Giáp, de l'impression laissée par la lecture du *Contrat social* de Rousseau sur le météore Nguyễn An Ninh, ou encore de l'influence de la littérature romantique française sur le mouvement de la poésie nouvelle (Thơ mới) vietnamienne dans les années 1930.

La question n'est pas celle de la véracité de cet héritage-là, que seule une lecture téléologique et de mauvaise foi veut aujourd'hui nier afin de justifier son militantisme dans la France contemporaine. Entre la France et le Viêt Nam, il y a bien eu une « rencontre » culturelle, qui a produit des syncrétismes, des dialogues et des métissages. Au-delà des faits politiques que sont la conquête, la mise en place d'une domination économique dont la traduction la plus cruelle était le système des plantations, la répression féroce des mouvements anti-coloniaux et l'âpreté des résistances de colons jaloux de leurs privilèges à l'émancipation des indigènes (voir à ce propos la [biographie récemment parue](#) de Théophile Pennequin, par Jean-François Klein), la colonisation française en Indochine a été « ambiguë », selon le mot de Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, historiens peu suspects d'être favorables au colonialisme. Non, la question est plutôt celle de la pertinence de la référence à ce passé, car elle tend justement à nous faire croire qu'il y a encore quelque chose de « spécial », une tendresse particulière, dans la relation entre les deux pays.

Nous sommes 67 ans après la bataille de Diên Biên Phu, et il n'y a pas de sentimentalisme de la part des autorités vietnamiennes dans leur rapport à la France, car celles-ci sont pragmatiques et résolument tournées vers l'avenir. Preuve s'il en faut, le Ministère vietnamien de l'éducation nationale vient d'annoncer que le [coréen et](#)

[l'allemand allaient compter parmi les langues enseignées dès l'école primaire](#), car la Corée du Sud est le premier investisseur et troisième partenaire commercial du pays, et l'Allemagne en est le premier partenaire européen. Pendant ce temps-là, la place du français recule, ce qui a partie liée au fait que les relations commerciales avec la France représentent [une part de marché dérisoire](#). Plus encore, lorsque le général Giap vint assister au bicentenaire de la Révolution française à l'Ambassade de France à Hanoï en 1989, ce n'était pas simplement par débordement émotionnel à l'endroit de cet ancien ennemi, mais parce qu'au lendemain du Dôï Moi, le Viêt Nam, entre l'embargo américain et les relations avec la Chine populaire qui n'étaient pas encore normalisées, avait besoin d'un partenaire pour s'ouvrir au monde. Plus de trente ans plus tard, malgré les promesses de la visite d'État de François Mitterrand en 1993, force est de constater que, sur le plan économique, une opportunité a été manquée.

Sur le plan de la diplomatie culturelle, il y a néanmoins eu de très belles réussites franco-vietnamiennes, au service du livre, du débat d'idées, du journalisme, des arts scéniques ou visuels. Le dernier exemple en date est la pièce de théâtre de Caroline Guiela Nguyen, « Saïgon », élaborée en partie dans le cadre d'une résidence à l'Institut français à Ho Chi Minh-Ville, qui, après avoir triomphé au festival d'Avignon, a connu un grand succès auprès du public en France entre 2017 et 2019. Inspirés notamment par la diplomatie culturelle menée par l'Allemagne et son Goethe Institut, certains diplomates français ont voulu institutionnaliser les conditions d'une nouvelle rencontre artistique entre les deux pays, à travers des programmes de bourse et de résidences. C'est dans cette logique-là que nous voulons nous inscrire en proposant des pistes pour une nouvelle rencontre littéraire franco-vietnamienne : il n'y a rien d'acquis dans la relation entre les deux pays, tout est toujours à construire et à reconstruire.

Il y a un an, à travers un [panorama subjectif de la littérature vietnamienne contemporaine](#), nous appelions à sortir de l'imaginaire « colonial chic », celui qui répond « Marguerite Duras » et « le film avec Catherine Deneuve » quand on lui dit « Viêt Nam », en tentant de susciter de l'intérêt pour des auteurs vietnamiens vivants, pas ou peu traduits, qui parlent du Viêt Nam tel qu'il est aujourd'hui. Nous rappelions également le dynamisme du marché du livre dans ce pays, porté par le renouveau des maisons d'éditions ainsi que par des politiques publiques audacieuses en faveur de la lecture, comme la rue des livres à Ho Chi Minh-Ville. A la suite d'un entretien avec le directeur de l'Institut français au Viêt Nam, Étienne Rolland-Piègue, nous voulons formuler des

propositions pour profiter de ce contexte favorable, tout en gardant à l'esprit les enjeux de notre siècle, déjà si distant et si différent de celui qui l'a précédé.

Enjeux de la traduction de la littérature vietnamienne en français

Nguyễn Huy Thiệp est décédé le 20 mars 2021, et bien rares ont été les journaux français qui lui ont rendu hommage. Dans *Le Monde* et *Libération*, il y a eu deux courtes nécrologies, à peine plus étoffées qu'une dépêche d'agence de presse. Dans *ActuaLitté*, son editrice française, Marion Hennebert, soulignait qu'il était, au-delà du Viêt Nam, « tout simplement un très grand écrivain ». Comme ceux de Philip Roth par exemple, les livres de Thiệp ont été traduits en français, or l'inégalité de traitement médiatique entre ces deux écrivains à leur disparition est saisissante. Quelle est la signification de ce manque d'intérêt pour quelqu'un qui était, selon l'avis de ses compatriotes et de ses pairs, l'auteur d'une œuvre « nobélisable », de la même importance pour son pays que celle de Mario Vargas Llosa pour le Pérou, de Carlos Fuentes ou d'Octavio Paz pour le Mexique, ou d'Orhan Pamuk pour la Turquie ? On arguera volontiers que le Viêt Nam est un pays lointain, qui n'intéresse pas les Français. C'est une fausse excuse. L'enjeu est celui de l'accès des écrivains de langues parlées uniquement dans leur pays, comme le vietnamien, et donc relativement minoritaires dans la mondialisation (non en nombre de locuteurs mais en termes d'usage), au patrimoine mondial, c'est à dire à l'universel. Comment réussir à donner de la visibilité, dans les pays occidentaux, à des auteurs vietnamiens, thaïlandais, birmanais, indonésiens, laotiens, ou mongols ?

Une des pistes est de travailler sur la réception qui est faite de ces auteurs, quand ils ont la chance d'être traduits. A l'exception des écrivains japonais du 20ème siècle comme Yukio Mishima ou Kenzaburo Oé, il y a toujours ce risque qu'un auteur asiatique soit rangé, consciemment ou non, dans une case exotique plutôt que dans la « grande » littérature. Comme si ce qui comptait le plus dans la lecture de ces auteurs était la sensation du « voyage » vers un pays lointain, plutôt que l'éclairage sur l'humanité, ou la nouveauté dans l'approche de la narration, que leurs œuvres apportent. On peut s'interroger par exemple sur la réception de l'œuvre Duong Thu Huong en France, dont le journal *Le Monde* jugeait pertinent de préciser, à l'occasion de [la sortie d'un de ses livres en 2014](#), que « son nom signifie soleil et son prénom essence d'automne ». Ensuite, dans la réception des auteurs asiatiques, il y a une confusion, souvent du fait d'une méconnaissance, entre les auteurs de la diaspora, de la première ou de la

deuxième génération, qui écrivent en français, et les auteurs du pays qui écrivent dans leur langue maternelle. Les deux ne sont ni opposables ni irréconciliables, bien sûr, mais c'est un fait que le choix des thèmes et la description qu'ils proposent de leur pays diffèrent fortement entre ces deux catégories. Ce qu'il manque, c'est un appareil critique, et donc, au-delà des modestes efforts des Cahiers du Nem ou du travail des [éditions Jentayu](#), une revue en bonne et due forme, financée, à laquelle contribuent universitaires et écrivains.

Comme le cinéma, la littérature façonne l'imaginaire que l'on se fait d'un pays. Voilà plus de quarante ans que le maître-livre d'Edward Saïd, *L'Orientalisme*, a été publié, et nous connaissons bien désormais la conséquence des stéréotypes littéraires sur l'Autre : ils nous empêchent parfois de voir et de tenter de comprendre la complexité irréductible de tout être humain et a fortiori des sociétés dans lesquelles ils évoluent. Évidemment, il ne s'agit pas de dire que toute littérature occidentale sur l'Extrême-Orient est stéréotypée, ce qui est très loin d'être le cas, mais de rappeler que les voix vietnamiennes disposent *de facto* d'une compétence particulière pour décrire le Viêt Nam contemporain, pour la bonne raison que c'est une littérature écrite *in situ*. Pourquoi traduire des auteurs vietnamiens contemporains ? C'est faire le pari d'un renouvellement de l'imaginaire, pour sortir des visions surannées. Un tel effort n'est pas immédiatement mesurable et il subira bien des assauts de la part des thuriféraires des logiques comptables, mais nous avons la conviction qu'à long terme, cela contribuera à donner aux générations futures l'état d'esprit nécessaire à l'établissement de relations franco-vietnamiennes plus fructueuses qu'elles ne le sont aujourd'hui.

L'édition française devient, en partie du fait de la concentration toujours plus grande dans les mains de grands groupes possédés par des hommes d'affaires (voir les dessous de [l'éviction d'Arnaud Nourry](#), PDG d'Hachette Livres, suite à l'offensive de Vincent Bolloré dans le groupe Lagardère), une industrie comme une autre, c'est-à-dire que la production se base sur une demande potentielle, sur l'analyse qu'on fait du marché à un moment donné. Ou bien, l'a-t-elle toujours été ? L'édition artisanale, celle des maisons qui n'éditionnent que quelques dizaines de livres par an, fonctionne sur l'idée qu'au contraire, l'offre peut créer la demande. C'est très souvent chez ces éditeurs-là que se situent la résistance à la standardisation et l'innovation littéraire véritable. Mais le problème est leur manque de visibilité. Les éditions Riveneuve disposent d'une remarquable [collection de littérature vietnamienne](#) dirigée par Doan Cam Thi, mais en

dehors des universitaires, de la diaspora, et de lecteurs « asiatisants » plus ou moins chevronnés, parviennent-elles à faire connaître à un public plus large leurs auteurs ? Les éditions Decrescenzo viennent quant à elles de publier le roman [La Belle d'Occident de Huynh Thi Bao Hoa](#), dans une traduction de Nguyen Phuong Ngoc. Des efforts existent, et ils doivent être soulignés, mais sont-ils suffisants pour fabriquer un marché ? La comparaison avec la publicité faite à la traduction parue aux éditions Gallimard du roman d'Ocean Vuong, Un bref instant de splendeur – dont les Cahiers du Nem ont publié une [recension très positive](#) – a quelque chose de cruel.

A l'origine du travail des éditions Philippe Picquier, créées à Arles à la fin des années 1980, il y avait cette même idée d'inverser le rapport de forces entre l'offre et la demande. Le succès de cette maison d'éditions qui jugeait que « *l'Asie était assez grande pour qu'on ne s'intéresse qu'à elle* » s'est construit sur une relation de confiance avec les traducteurs, et surtout sur le fait que ceux-ci soient payés dignement. Cette considération pour leur travail n'est hélas pas la règle, et c'est malheureusement la raison principale pour laquelle beaucoup de personnes ne se lancent pas dans la traduction de romans, tâche exigeante qui requiert plusieurs mois d'abnégation. Souvent, pour les littératures asiatiques, il arrive que la traduction littéraire soit l'affaire d'un couple mixte. Imaginons par exemple qu'un couple franco-vietnamien propose à un éditeur de traduire un roman de Hô Anh Thai : cela signifie que pendant six mois au minimum, ce foyer devra se consacrer à plein temps non seulement à traduire, mais aussi à rencontrer l'auteur, à l'appeler ou à lui écrire pour obtenir des précisions sur tel mot ou tel passage, à lire des ouvrages connexes sur le sujet du roman, à relire, à réécrire, etc. Or, la rémunération au feuillet qu'ils en tireront sera-t-elle à la hauteur de la difficulté qu'il y a à établir un pont entre deux langues aussi éloignées que le français et le vietnamien, et leur permettra-t-elle de vivre correctement ? D'autant que ce n'est guère un secret : certaines grosses maisons d'édition ont des pratiques, pour faire baisser les tarifs, qui frisent la malhonnêteté.

La France dispose d'un réseau d'initiatives d'une très grande richesse, pour soutenir la traduction : outre les bourses du Centre National du Livre (CNL), il existe des résidences et des aides, au sein du Collège international des traducteurs d'Arles ou des maisons, comme la Maison des écrivains étrangers et traducteurs (MEET) de Saint-Nazaire. Comment faire pour que ce réseau permette que soient traduits les auteurs que nous citons l'année dernière dans notre panorama ? Peut-on imaginer la création d'une

bourse spécifique, co-financée par la France et le Viêt Nam, qui soutiendrait dignement des entreprises ambitieuses de traduction de romans vietnamiens ? De la même manière, peut-on envisager l'invitation d'auteurs vietnamiens en France, sur le modèle des résidences artistiques déjà existantes, voire des contrats doctoraux ? Le Viêt Nam, qui en a aujourd'hui les moyens, peut-il mettre les mains à la poche sans exiger en retour un droit de regard éditorial, s'abstenir de mettre en place des critères politiques dans la sélection des écrivains invités ? La diplomatie culturelle de ce pays, au XXIème siècle, doit-elle forcément être politique ?

L'enjeu est de réussir à réinventer le « Voyage vers l'Ouest » hors de la situation coloniale, soit entre deux partenaires égaux, un siècle après les exemples évoqués en introduction, et d'intégrer les écrivains vietnamiens dans la famille des écrivains francophones, et ce même s'ils n'écrivent pas dans cette langue. La francophonie, au-delà de la langue, peut être une communauté d'idées et de valeurs. Somme toute, l'enjeu est celui du rôle qu'aspire à jouer la langue française dans la littérature globalisée, et on a pour l'instant encore du mal à déterminer si ce rôle veut être mondial ou provincial.

Enjeux de la traduction de la littérature française en vietnamien

La colonisation française de l'Indochine a amené de très nombreuses traductions de la littérature française vers le vietnamien, depuis les précurseurs qu'étaient Pétrus Ky (1837-1898), Paulus Cua (1834-1907) ou, dans la génération suivante, l'immense Nguyen Van Vinh (1882-1936). La plupart des classiques français du XIXème siècle sont ainsi disponibles en vietnamien ; il arrive aux chineurs de retrouver chez les bouquinistes de Hô Chi Minh-Ville de vieilles éditions de Maupassant, de Victor Hugo ou de Lamartine, et ce d'autant plus que se développe dans les villes une bibliophilie avec ses librairies spécialisées. Pour les écrivains français du 20ème siècle, il y a eu une génération de traducteurs passionnés qui, pour certains, avaient fait leurs études en français. Je me souviens par exemple d'une rencontre avec le professeur Nguyen Phuoc Buu Y, ancien directeur du département de français de l'université de Huê, qui me racontait comment il avait traduit, entre autres romans, *Le roi des aulnes* de Michel Tournier. Il faudrait aussi citer Nguyen Ngoc, qui a traduit en vietnamien Milan Kundera ou encore Roland Barthes, et Mme Lê Thi Hông Sâm, traductrice, entre autres, de Proust et de Flaubert. Mais cette génération-là, née dans les années 1930, est moins

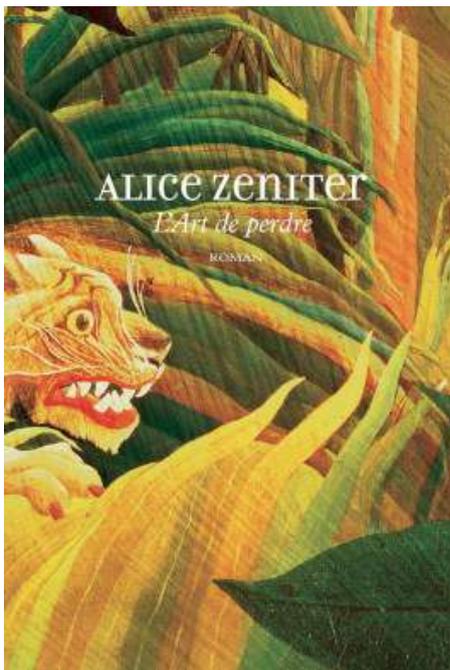
active qu'elle ne l'a été pour des raisons évidentes, et la question est de savoir à qui elle pourra transmettre son héritage.

La traduction du français vers le vietnamien est aujourd'hui dynamique, mais il nous faut nous interroger sur ses orientations éditoriales. Entendons-nous bien, un traducteur comme Nguyen Duy Binh, à l'origine des éditions vietnamiennes de *La promesse de l'aube* de Romain Gary, du *Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari, de *Pas Pleurer* de Lydie Salvayre, ou de *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaître, réalise un travail d'une valeur inestimable, mais est-on capable de sortir de ce schéma où l'on ne traduit que les prix littéraires (ces trois livres de Ferrari, Salvayre et Lemaître ont chacun reçu le prix Goncourt), les best-sellers (Marc Lévy, Guillaume Musso, etc.) et les livres techniques et/ou de développement personnel, pour mettre en place une politique de traduction qui permettrait de trouver un public nouveau pour la littérature française au Viêt Nam ?

J'étais récemment invité à participer à un [séminaire universitaire](#), avec les historiens Andrew Bellisari et Antoine Lê, dans lequel nous voulions proposer un retour d'expérience sur la pratique de l'histoire orale dans les guerres d'Indochine (1945-1954), d'Algérie (1954-1962) et du Viêt Nam (1954-1975). Au fil de nos échanges, nous sommes tombés tous trois d'accord sur la nécessité de « dés-exceptionnaliser » l'histoire du Viêt Nam au XXème siècle, soit de réussir à montrer en quoi la tragédie vietnamienne n'est pas unique, mais qu'au contraire, d'autres peuples ont connu des trajectoires nationales et des fractures similaires : arrivée de missionnaires chrétiens entre les XVIIe et XIXe siècles, colonisation d'une puissance européenne, luttes d'indépendance, divisions internes et règlements de compte dans le camp des indépendantistes pouvant mener à une situation de guerre civile, mainmise du parti victorieux sur l'État post-colonial, avec la construction d'un discours mémoriel sur lequel repose sa légitimité. Il y a des correspondances, des parallélismes, entre le Viêt Nam et l'Algérie, mais aussi avec ce qu'il s'est passé à Madagascar, en Inde, au Cameroun, etc. Bien sûr, ce serait s'exposer à des résistances des autorités vietnamiennes, car ces dernières ont précisément voulu construire leur légitimité sur l'idée d'une exception du Viêt Nam au XXème siècle, où seul un Hô Chi Minh et un Parti Communiste visionnaires auraient conduit à la glorieuse libération nationale. Nous sommes cependant convaincus que les jeunes Vietnamiens d'aujourd'hui, qui cherchent à comprendre l'histoire de leur pays mais qui se heurtent à la difficulté de

séparer le vrai et le faux, le fait et l'opinion, et rapportent un état de « confusion » quand ils veulent confronter les points de vue, trouveraient un très grand intérêt à découvrir des récits non-vietnamiens qui pourraient éclairer, par effet de miroir, ce qu'ils savent de ce qu'ont vécu leurs parents et leurs grand-parents. Et ces lectures seront autant de stimulations et d'inspirations pour la jeune création littéraire.

Quel meilleur vecteur que la littérature pour cela ? Bien sûr, la traduction d'ouvrages universitaires est elle aussi importante, mais elle s'adresse par définition un public plus restreint, quand un roman peut toucher potentiellement des dizaines de milliers de lecteurs. Voici donc trois exemples de romans postcoloniaux en langue française, susceptibles de susciter de trouver un lectorat dans le Viêt Nam du XXI^e siècle :



L'Art de perdre, Alice Zeniter, Flammarion, 2017, 512 pages.

Présentation de l'éditeur :

« L'Algérie dont est originaire sa famille n'a longtemps été pour Naïma qu'une toile de fond sans grand intérêt. Pourtant, dans une société française traversée par les questions identitaires, tout semble vouloir la renvoyer à ses origines. Mais quel lien pourrait-elle avoir avec une histoire familiale qui jamais ne lui a été racontée ?

Son grand-père Ali, un montagnard kabyle, est mort avant qu'elle ait pu lui demander pourquoi l'Histoire avait fait de lui un « harki ». Yema, sa grand-mère, pourrait peut-être répondre mais pas dans une langue que Naïma comprend. Quant à Hamid, son père, arrivé en France à l'été 1962 dans les camps de transit hâtivement mis en place, il ne parle plus de l'Algérie de son enfance. Comment faire ressurgir un pays du silence ?

Dans une fresque romanesque puissante et audacieuse, Alice Zeniter raconte le destin, entre la France et l'Algérie, des générations successives d'une famille prisonnière d'un

passé tenace. Mais ce livre est aussi un grand roman sur la liberté d'être soi, au-delà des héritages et des injonctions intimes ou sociales. »

Quel est le lien possible entre les Harkis et les rapatriés d'Indochine ? En quoi cette histoire d'une jeune femme « troisième génération » qui retourne au pays, parle-t-elle des Viêt-Kiêu de retour au Viêt Nam ? De la même manière, est-ce que le sort mémoriel fait aux Harkis n'est pas proche, d'une manière ou d'une autre, de celui fait à ce qu'on appelait les « fantoches » issus de l'ancien Sud ? Voilà des questions qu'un lecteur vietnamien pourrait se poser, en lisant ce livre qui a eu un très beau succès en France et a reçu le prix Goncourt des lycéens.



Nour, 1947, Jean-Luc Raharimanana, Le Serpent à plumes, 2001, rééd. Vents d'ailleurs, 2017, 260p.

Présentation de l'éditeur :

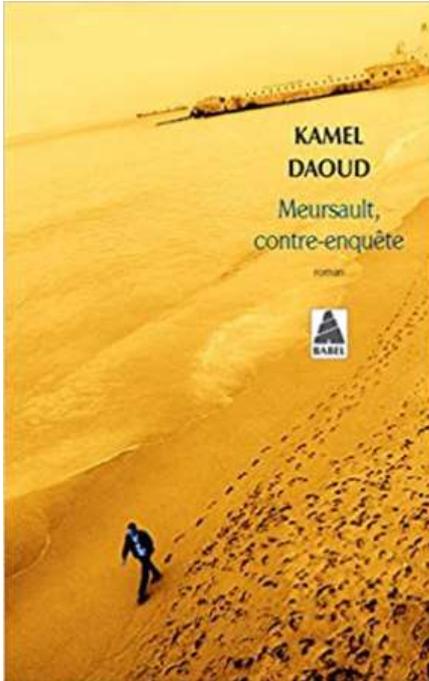
« Madagascar, 1947. Par la quête obsédante d'un amour mort, un tirailleur se rebelle et plonge dans le passé de la Grande île.

Raharimanana, l'auteur, en fouillant dans les mythes et la mémoire malgaches, fait ainsi surgir la violence qui jalonne l'histoire de son pays ; violence coloniale qui massacre au nom de ses certitudes

civilisatrices, mais aussi violence du pays déchiré par les rêves d'unification et de conquête des royaumes successifs. Porté par une écriture visionnaire, hallucinée, Nour, 1947 est un roman nécessaire et bouleversant de l'histoire malgache. »

Ce livre est le premier roman d'un auteur très important pour la diaspora malgache en France. Non seulement son sujet est la violence, comme le souligne l'éditeur dans sa présentation, mais une violence qui trouve son exact pendant au Viêt Nam. Quatre histoires s'y entrecroisent : celle de missionnaires chrétiens européens au XIXème siècle, celle d'un tirailleur malgache en métropole pendant la Seconde guerre mondiale, celle de l'insurrection de 1947 et de sa brutale répression, et enfin, celle de la violence inhérente à la vie des villages. En outre, ce qui fait la spécificité de l'écriture de Raharimanana, c'est que la langue de son roman, « visionnaire et hallucinée », est du malgache écrit en français. En vietnamien, ce livre ne pourra être traduit que par un

poète, et sa responsabilité sera grande : c'est par de telles entreprises qu'une langue s'enrichit, et l'apport du malgache au français irradiera peut-être à son tour la langue vietnamienne.



Meursault, contre-enquête, Kamel Daoud, Actes Sud, 2014, 160p.

Présentation de l'éditeur :

« Il est le frère de "l'Arabe" tué par un certain Meursault dont le crime est relaté dans un célèbre roman du XXe siècle. Soixante-dix ans après les faits, Haroun, qui depuis l'enfance a vécu dans l'ombre et le souvenir de l'absent, ne se résigne pas à laisser celui-ci dans l'anonymat : il redonne un nom et une histoire à Moussa, mort par hasard sur une plage trop ensoleillée. »

Haroun est un vieil homme tourmenté par la frustration. Soir après soir, dans un bar d'Oran, il rumine sa solitude, sa colère contre les hommes qui ont tant besoin d'un dieu, son désarroi face à un pays qui l'a déçu. Étranger parmi les siens, il voudrait mourir enfin...

Hommage en forme de contrepoint rendu à L'Étranger d'Albert Camus, Meursault, contre-enquête joue vertigineusement des doubles et des faux-semblants pour évoquer la question de l'identité. En appliquant cette réflexion à l'Algérie contemporaine, Kamel Daoud, connu pour ses articles polémiques, choisit cette fois la littérature pour traduire la complexité des héritages qui conditionnent le présent. »

Écrivain, journaliste et chroniqueur algérien, on ne présente plus Kamel Daoud en France. En 2015, il avait été invité par l'Institut français à venir à Hanoï et il en avait tiré un petit texte, présent dans son recueil de chroniques *Mes indépendances* (éd. Actes Sud) sur ce qu'il percevait du rapport à l'histoire des Vietnamiens par rapport aux Algériens. L'incipit de son livre avait même été traduit dans le [journal Tuoi Tre](#) par

l'écrivain Thuân, l'année de la parution du livre en France. La traduction complète de ce premier roman qui l'a rendu célèbre en même temps qu'il lui a permis d'obtenir le prix Goncourt du premier roman aurait un double intérêt. Daoud redonne un nom et une histoire à cet Arabe anonyme tué sur une plage dans le roman d'Albert Camus tout comme il s'attaque frontalement aux démons de la société dans laquelle il vit, aux prises avec l'islamisme et sous le joug d'un pouvoir corrompu, qui ne survit que grâce à son hypermnésie de la lutte pour l'indépendance. De quoi donner des idées à un jeune écrivain vietnamien qui voudrait explorer les angles morts de l'œuvre de Marguerite Duras (d'où les Vietnamiens brillent par leur absence) en même temps que regarder en face les problèmes de son pays, sans lui trouver d'excuses ?

Pour un nouveau départ

Une politique culturelle, et plus spécifiquement littéraire, volontariste, pourrait participer à régénérer des relations franco-vietnamiennes dont l'état n'est pas réjouissant, surtout « au regard de nos liens historiques ». Elle pourrait aussi, plus modestement, servir la littérature, dont il est une illusion de croire qu'elle est un champ parfaitement autonome : l'esprit se nourrit des nourritures qu'on lui donne. Le Viêt Nam connaît une croissance économique très forte et se sort miraculeusement bien de la crise sanitaire. Entre les deux pays, tant de choses sont possibles pour l'avenir, dans une relation entre deux partenaires égaux. Nous voulons croire qu'à défaut de bénéfices immédiats, le renouvellement de l'imaginaire franco-vietnamien nous aidera à réorienter le regard, pour avancer dans la bonne direction. Encore faut-il se donner les moyens de repartir sur de bonnes bases.